



Love and Mercy

De Bill Pohlad

Avec John Cusack, Paul Dano, Elisabeth Banks, Paul Giamatti, ...

Etats- Unis – 1^o juillet 2015 – 2h01

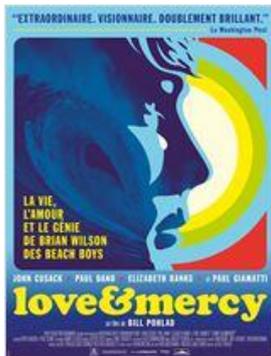
Judi 10 septembre 2015 18H30

Dimanche 13 septembre 19H

Lundi 14 septembre 14H

Mardi 15 septembre 20H

Bill Pohlad producteur entre autres de *Le secret de Brokeback Mountain* (2005), *Into the Wild* (2007), *The Runaways* (2010), *The tree of life* (2011), *12 years a life* (2013), est cette fois à la réalisation de *Love and Mercy* « émouvant portrait en deux époques d'un des plus foudroyants mythes de la pop : Brian Wilson, illuminé période "Pet Sounds", puis en camisole chimique dans les années 80. » Serge Kaganski, Les Inrocks.



Quand je vivais à Los Angeles, je croisais parfois Brian Wilson dans un coffee-shop, ou chez Tower Records. Il était svelte, élégant, mais affublé de tics faciaux bizarres, d'une démarche un peu gauche, et d'une lueur d'enfant apeuré dans le regard. Il était chaque fois accompagné d'un jeune homme blond au look de surfeur (ironie noire), et parfois d'un autre homme qui semblait le couvrir de loin tel un père fouettard surprotecteur.

J'ai vite su que le surfeur était son accompagnant-garde du corps permanent et que l'autre homme était le docteur Eugene Landy, son psychiatre abusif qui le bourrait de médicaments.

Pour avoir vu ces scènes étranges du purgatoire d'une icône pop absolue, je peux assurer que la partie années 80 de *Love & Mercy* semble assez proche de la vérité. Bien qu'elles puissent parfois paraître exagérées ou caricaturales, l'emprise du démoniaque docteur

Landy, les manières d'enfant terrorisé de Wilson, la bataille affective, psychologique et juridique de sa nouvelle amie, Melinda, pour l'arracher à sa prison dorée, semblent assez réalistes pour qui connaît ce pan tragique de l'histoire de Brian Wilson.

En 1966, Brian Wilson arrête les tournées et s'enferme en studio

Le film de Bill Pohlad alterne ce passé très récent et très *bad vibrations* avec la période 66- 67-68, celle de *Pet Sounds*, *Good Vibrations* et *Smile*, qui fut à la fois le début du long tunnel médico-psy et l'acmé créative de celui qui fut l'un des trois ou quatre authentiques génies de l'histoire de la pop. C'est aussi la part la plus émouvante et passionnante du film.

Pohlad passe rapidement sur l'enfance des frères Wilson sous la coupe d'un père tyrannique et brutal, évoquée en deux ou trois allusions, ainsi que sur les années golden hits des Beach Boys expédiés en un medley de cinq minutes pour vite installer son film en cette cruciale année 1966.

Surdoué torturé et complexé, n'ayant jamais surfé de sa vie, Brian Wilson n'a alors qu'une idée en tête : essayer de surpasser les minisymphonies pop de Phil Spector et le *Rubber Soul* des Beatles, premier album conçu comme un album et non comme une enfilade de tubes et de leurs faces B. Brian arrête les tournées et s'enferme en studio. Comme le lui reprochera son cousin Mike Love (membre du groupe), il commence à faire carrière en solo, les Beach Boys ne servant plus que comme marque et chœur d'appoint.

L'impression d'assister à la construction de chefs-d'œuvre

Les sessions de *Pet Sounds*, *Good Vibrations* et *Smile* (album avorté qui ne sera achevé que trente-cinq ans plus tard) constituent la part la plus stupéfiante du film. Tout y est rendu à la quasi-perfection : les ébauches de morceaux, les pistes musicales sans voix, les chœurs a cappella, les prises qui démarrent puis s'arrêtent pour laisser place à une discussion, la relation entre les idées et visitations de Brian et leurs mises en son par les musiciens, le son cristallin des instruments et des voix... On a l'impression d'assister à la construction feuille par feuille, couche par couche, des chefs-d'œuvre que l'on sait, un peu comme dans le *One + One* de Godard – sauf qu'ici il s'agit de reconstitution avec acteurs.

On ne sait trop comment ils ont exactement procédé (bandes des Beach Boys ? musiciens qui ont rejoué à l'identique pour le film ? voix des Beach Boys, de Paul Dano ou de chanteurs qui doublent Dano ?) mais le résultat est assez ébouriffant, sans d'ailleurs déflorer le mystère de la beauté séraphique de cette musique qui gît quelque part dans le système nerveux central de Brian Wilson.



Une œuvre sombre, élégiaque, introspective

Pour le reste, la reconstitution sixties et eighties est ad hoc, les divergences croissantes entre Brian et le reste du groupe sont conformes à ce qu'on a lu (dans la presse et dans les livres) ou entendu (dans les disques), Paul Dano fait passer tout le mélange d'enfance, de timidité et de volonté artistique entêtée du jeune Wilson alors que John Cusack réussit à trouver la note juste entre sensibilité et relatif désordre mental.

Mais si *Love & Mercy* est un si beau biopic, ce n'est pas grâce à l'exactitude fétichiste de ses détails mais par la justesse de ses options globales. Ne pas faire "la légende en or des Beach Boys" mais se focaliser sur les périodes les plus essentielles de son créateur majeur, Brian Wilson ; celle où il a accouché de chefs-d'œuvre mais perdu le contrôle de sa vie, puis celle où il a repris le fil de la musique et de son existence.

Plutôt qu'un feel-good movie surf et ensoleillé, *Love & Mercy* est une œuvre sombre, élégiaque, introspective, bref, une rareté en territoire hollywoodien, un film pour Michka Assayas plutôt que pour *Billboard* ou *Variety*, un bel et digne hommage à la vision artistique d'un génie foudroyant et foudroyé.

Serge Kaganski, Les Inrocks.

Le destin fracturé de Brian Wilson appartient à la légende de la musique pop. La conception de « Pet Sounds », le mythique album des Beach Boys aussi. *Love & Mercy* aborde les deux de front, en entrant (la première image du film est un gros plan de son oreille) dans la tête de Wilson. En racontant en parallèle la gestation du disque et comment le musicien s'est libéré de l'emprise du Dr. Eugene Landy, Bill Pohlad (et son scénariste et producteur Owen Moverman) dresse un remarquable portrait du chaos créatif. Les 60's et 80's se mélangent, tandis que Paul Dano et John Cusack incarnent – formidablement – chacun une facette de Wilson. Pas de psychologie de comptoir ni d'explication fumeuse dans *Love & Mercy*, juste le principe brillant de raconter la complexité d'un génie musical – sans doute fracturé par le LSD – comme un trip intense avec ses montées et ses descentes. A.M. revue V.O. de juillet 2015

C'est un cas d'aliénation artistique parmi les plus connus, mais, curieusement aucun réalisateur ne l'avait encore étreint : dans la famille des grands zinzins de l'histoire de la musique (disons de Wolfgang Amadeus Mozart à Jerry Great Balls of Fire Lee Lewis) ayant déjà eu droit à la transposition cinématographique de leur geste pop, *Love & Mercy* rend grâce au californien Brian Wilson. Soit la substantifique moelle des Beach Boys, légende hédoniste et dévastée des 60's, que Bill Pohlad a eu l'idée recevable de dédoubler en confiant le rôle à Paul Dano et John Cusack. L'un, pour la partie apparemment primesautière liée au succès mondial qui culminera avec la sortie de l'album *Pet Sounds* en 1966, et l'autre, une vingtaine d'années plus tard, en pleine tentative de sauvetage du mythe sur fond de diagnostic schizoïde. Des deux époques, la première prévaut, qui détaille le boulot de studio d'un maniaque en butte à l'incompréhension, car prêt à toutes ces expérimentations que lui dicte une « voix intérieure ». (...) Gilles Renault, Libération

Prochaines séances :

La isla minima :

jeudi 10 sept, 21h
dimanche 13, 11h,
lundi 14, 19h

Court métrage d'Alexis Veille – documentaire :

30 ans de l'Embobiné

- épisode 3 : invités
- épisode 4 : l'Embobiné face au numérique

Carte d'adhésion valable de septembre 2014 à août 2015

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)